

et d'autres difficultés. Dans le *taluk* que je traverse, cent vingt-cinq villages sont déserts et, dans le voisin, cent soixante-dix ! Il est vrai que ce qu'on appelle "village" n'est qu'une agglomération de quelques huttes.

Je dois ajouter que certains de ces exodes sont motivés par d'autres causes que la famine et notamment par l'émoi qu'a soulevé le recensement officiel édicté récemment. Toute espèce de bruits ont couru sur cette mesure gouvernementale. Pour quelques-uns, c'était un signe de mauvais augure présageant la mort des enfants. D'autres racontaient que le Gouvernement avait fait construire une grande cuve en or où devaient être jetés tous les garçonnets et fillettes que le recensement ferait connaître. D'autres insinuaient qu'il amènerait un surcroît de taxes et de pauvreté.

En examinant de près nos populations primitives, on leur trouve de nombreuses affinités avec celles du Ganjam et de Vizagapatam, je veux dire avec les peuplades aborigènes qui hantent la partie montagneuse de ces deux districts.

Les mêmes moeurs les caractérisent. Elles sont confiantes, relativement honnêtes, très crédules, affables, fières de leur race et de leurs montagnes. Mais, à ces qualités elles associent d'assez choquants défauts. Elles sont paresseuses, adonnées à la boisson, insouciantes, querelleuses.

Leur renom de franchise est même en train de disparaître. Indignement exploitées par des trafiquants sans conscience, elles ont appris à dissimuler et à dénaturer la vérité. De même que le Khonde jadis incapable de mentir, le Koï qui autrefois avouait franchement qu'il avait volé quand il avait volé et qu'il avait tué quand il avait tué, n'est, hélas ! plus guère qu'une fiction.